

—Je refuse de changer mon costume, pour ça, oui. Henriette n'en demanda pas davantage, elle remonta lentement, entra chez sa maîtresse avec une physionomie colentée, sachant bien que sa colère serait soupçonnée.

—Mon Dieu ! Henriette, comme vous avez été longtemps. Eh bien ! est-ce fait ?

—Je regrette de dire à malame que sa cuisinière m'a accablée d'injures. Elle renvoie le châle que madame a eu la bonté de lui donner et quitte, je crois, le service de madame. Du moins, c'est ce que j'ai cru entendre dans ses cris de colère.

—Comment ! elle partirait... uniquement pour cela ? Vous m'étonnez Henriette.

—Madame n'a pas l'idée de l'état où l'ont jetée la vue du châle et du chapeau. C'est comme si on lui avait demandé sa vie. Je n'oserai jamais répéter à madame tout ce qu'elle a dit avant de réclamer son compte.

—Elle réclame son compte ?

—Madame pense bien que je ne voudrais pas lui mentir.

—Eh bien ! qu'elle le prenne. J'en ai assez de ses rudesses et de ses scènes.

—Cherchez donc le registre gris. Voyez ce qui lui est dû et qu'elle me débarrasse de sa personne au plus vite.

—Madame me permettra-t-elle d'intercéder pour...

—Pour elle, non, certes. Allez-vous la regretter après l'avoir si fort détestée ? Occupez-vous de faire venir la cuisinière dont vous m'avez parlé. Je ne la prendrai pas sans la voir. Et même j'y pense, attendez à congédier Faraude. Trouvez-moi le nouveau brossier car, Jules et vous, vous vous entendez comme larrons en foire. Laissez-moi ce registre, et que la personne que vous connaissez vienne tout de suite.

Henriette, qui voyait le soupçon grandir dans l'esprit de sa maîtresse, se hâta de disparaître. Elle envoya Jules à la recherche de celle qu'elle destinait à remplacer Faraude, et s'occupa de chapitrer le nouveau soldat d'ordonnance sur la nécessité où il se trouvait de lui transmettre à elle, Henriette, toutes les commissions que madame lui donnerait pour sa cuisinière.

Les choses marchèrent d'autant plus vite, que la remplaçante préposée à Faraude de longue main plut singulièrement à Mme Bellardin. Cependant, par acquit de conscience, elle renvoya le remplaçant de Guillaume vers Faraude.

Il était porteur de cette simple question :

—Voulez-vous consentir, oui ou non, au changement que vous a fait proposer madame ?

Un non formidable lui répondit, et Mme Bellardin, qui allait vite en besogne quand elle se fâchait, fit signifier son congé à Faraude.

Celle-ci l'accepta en donnant simplement un regret à M. le colonel, qu'elle regrettait de ne pas revoir, et, le lendemain matin, sans avoir pris congé de sa capricieuse maîtresse, elle se retrouva avec son paquet sur le pavé de Paris, la bourse assez bien garnie, mais ne sachant absolument vers où diriger ses pas.

CHAPITRE XIV

Naturellement, en quelque sorte Faraude se dirigea vers l'église où il lui avait été donné d'entendre quelquefois la messe, et où elle était allée attendre inutilement Guillaume. Là elle soulagea ses bras de son paquet et son âme de l'amertume prête à déborder. Une bonne demi-heure de prière et d'adoration la reconforta, et elle eut tout à coup la pensée d'aller à la sacristie exposer naïvement son embarras. Elle savait que, robuste et capable ainsi qu'elle l'était, elle ne manquerait pas de places ; mais elle avait trop souffert chez le colonel pour accepter désormais une place à l'aveugle, et elle s'était posée en elle-même ses conditions.

Elle eut une certaine peine à pénétrer jusqu'à la sacristie. A l'entrée, un employé soupçonneux voulut savoir l'affaire qui l'amenait, et lui répondit grossièrement et orgueilleusement qu'une sacristie n'était pas un bureau de placement.

Heureusement pour Faraude, M. le curé en personne survint. Il la fit asseoir, et lui, l'homme du monde accompli, le gentilhomme de la vieille race, le prêtre éloquent ne dédaigna pas d'écouter le récit entrecoupé de larmes de la pauvre Faraude, dont son regard profond avait sondé l'honnêteté.

Quand elle eut fini son récit, il lui dit quelques belles paroles d'encouragement et s'enquit avec une grande bonté de ses ressources.

Et, apprenant qu'elle ne manquait pas d'argent, il ajouta :

—Je n'hésite pas à vous conseiller de vous adresser à un de ces communautés dont l'œuvre principale est le placement des domestiques. Une personne de vertu et de foi y est toujours bien accueillie par les religieuses, et je crois que les bonnes sœurs vous trouveront vite une place où vous ne serez pas privée des secours et des consolations de la religion.

—Mais elles doivent nécessairement exiger des références. Avez-vous quelques papiers ?

—Non, monsieur ; en fait de papiers je n'ai que les lettres de Mathurin, ce frère dont j'avais espéré faire un saint prêtre et qui m'a poussée à venir travailler ici où je suis si malheureuse.

—Cela ne suffit pas, répondit le prêtre avec un sourire ; mais je vais vous donner un mot de recommandation qui remplacera les certificats dont vous manquez.

Il prit un calepin, traça quelques mots dessus, déchira la feuille, la plia, écrivit une adresse, et, tendant le papier à Faraude, il mit le comble à son obligeance en lui traçant à grands traits l'itinéraire qu'il fallait suivre.

—Merci, monsieur le prêtre, dit Faraude, vous m'avez consolé le cœur. N'ayez pas peur que je me perde dans Paris. Avec une adresse écrite, j'irais n'importe où en la faisant lire aux sergents de ville, qui sont de bien braves gens, ça se voit, et bien complaisants pour la plupart.

Cela dit, elle prit son paquet s'en alla de la sacristie, dont toutes les portes remboursées lui furent ouvertes par l'orgueilleux employé, devenu soudain d'une politesse excessive.

Malgré son lourd paquet, Faraude fit assez rapidement le long trajet qu'elle avait à parcourir. A l'extrémité de chaque rue elle montrait au gardien de la paix le papier du curé, il lui désignait du geste le chemin qu'elle avait à suivre, et elle enfilait la rue suivante. Sur le Pont-Neuf, elle fit une halte, se sentant fatiguée. Elle demanda à un passant le nom de l'église dont elle apercevait les tours superbes, et ayant appris que cette église s'appelait Notre-Dame, elle se mit à murmurer dévotement des Ave.

Ces quelques moments de repos lui firent grand bien, et elle reprit sa course d'un pas rapide, glissant le plus adroitement possible avec son paquet dans la foule qui encombre les rues tortueuses et étroites de l'ancien Paris.

Le trajet était encore plus fatigant que long, et un large soupir de soulagement sortit de la poitrine de la pauvre Faraude, quand elle porta la main au cordon d'une sonnette placée contre une large porte peinte en vert, surmontée d'une croix.

—Ah ! que c'est bon d'entrer dans des maisons comme celle-ci, s'écria-t-elle quand la porte, en s'ouvrant, lui laissa voir une cour vaste et propre, servant en quelque sorte de vestibule à une chapelle gothique.

Et, déposant son paquet sur une surface à peu près plane formée par plusieurs malles de vulgaire apparence, placées l'une contre l'autre, elle marcha vers un vitrage derrière lequel se voyait la cornette blanche et le visage paisible de la sœur tourière.

Il s'ouvrit à son approche.

—Oh ! ma sœur, que cela me fait du bien de vous voir, dit Faraude avec sa simplicité parfaite. Est-ce à vous qu'est adressé ceci ?

Et elle passa le papier à la sœur qui y jeta les yeux et le lui rendit en disant :

—Allez-là bas, à droite, ma bonne fille, et ouvrez la porte vitrée sans frapper.

—Et mon paquet, demanda Faraude, puis-je laisser-là mon paquet qui m'embarrasse bien ?

—Oui, je surveillerai dit la sœur avec bonté ; allez vite, car il y a eu beaucoup de monde et l'après-midi s'avance.

Faraude ne se le fit pas dire deux fois, elle alla ouvrir la porte indiquée et se trouva dans une grande pièce carrée qui avait pour tous meubles une rangée de chaises de paille et une table couverte de tout ce qu'il fallait pour écrire.

Deux dames et un vieux monsieur se trouvaient dans ce parloir, et Faraude resta honnêtement de bout, n'osant pas s'asseoir et cherchant de tous ses yeux la religieuse qu'elle ne voyait pas.

Son absence commençait à impatienter les personnes présentes, et la critique alla son train.

—Pourquoi faisait-on attendre ainsi dans les couvents ?

—Pourquoi cette religieuse quittait-elle son poste ?

—N'était-ce pas insupportable qu'elle n'eût jamais sous la main les sujets qu'on espérait trouver ?

Et mille réflexions de ce genre auxquelles Faraude n'accordait aucune intention.

—Aujourd'hui nous exigerons de la sœur qu'elle nous donne une Bretonne, dit le vieux petit monsieur, qui était à moitié paralysé, une de ces bonnes petites bergères, probes, dévouées, simples qui...

Un éclat de rire l'interrompit.

C'était la dame, sa voisine, qui s'en donnait à cœur joie.

—Oh ! monsieur, pardonnez-moi dit-elle ; mais aussi vous êtes par trop amusant. Des bergères ? d'abord je crois qu'il n'y en a plus ; des Bretonnes ? ah ! gardez-vous en bien. Elles sont sales, menteuses, voleuses, paresseuses ; ne demandez jamais de Bretonne ici.

Depuis qu'on avait prononcé le mot Bretonne, Faraude écoutait presque malgré elle. A cette énumération effroyable, le sang lui monta à la tête et elle s'écria :

—Pardon, madame, vous allez me trouver bien hardie de me mêler à votre conversation, mais il y a partout de mauvais monde et les Bretonnes ne sont pas ce que vous dites.

La dame, qui était fort élégante, la toisa d'un air impertinent.

—N'en ai-je point eu à mon service ? dit-elle ; n'ai-je point été trompée je ne sais combien de fois par cette légende qui fait des Bretonnes des miracles de vertu et d'honnêteté ? Je vous dis qu'elles ne valent pas mieux que les autres.

—Et moi je vous dis que si, madame. Je ne vous parle pas de celles qui sont à Paris en tas, et qui se sauvent de leur pays parce qu'elles ont de trop bonnes raisons pour cela. Mais quand vous prendrez en Bretagne même, ou bien ici, recommandée par les religieuses, une brave fille bien connue et que vous lui laisserez suivre sa religion, vous ne la trouverez ni coqueuse, ni voleuse, ni paresseuse.

—Vous êtes du pays, je le vois, dit la dame ironiquement.

—Oui, madame, et je m'en fais honneur.

—Est-ce que vous êtes à placer ?

—Oui, madame,

—Comme quoi ?

—Comme cuisinière.

—Ah ! c'est une femme de chambre qu'il me faudrait.

—Mais nous, mais nous, dit le vieux monsieur infirme en regardant sa femme, vieille dame à l'air dur et égoïste. Ma chère amie, cette personne nous convient peut-être.

La dame examinait Faraude et, se penchant vers son mari :

—Taisez-vous, murmura-t-elle, elle est trop hardie et nous n'en viendrions pas à bout. Bientôt elle commanderait chez nous. Cependant, je vais lui parler ; mais taisez-vous.

Et, se tournant vers Faraude et la toisant de la tête aux pieds :

—Vous placerez-vous comme bonne à tout faire ? demanda-t-elle.

—Oui, madame, s'il n'y a pas un ouvrage à détruire la santé.

—Vous n'auriez presque rien à faire, nous ne sommes que deux. Seulement, monsieur étant infirme, il ne faut jamais quitter la maison.

—Jamais, madame, il n'y a jamais de congé ?

—Non, c'est une condition absolue ; la plupart du temps le rhumatisme le prend dans les jambes, et alors il ne peut plus remuer, il est impossible de le quitter.

—Pas même le dimanche, madame ?

—Surtout le dimanche, que je vais passer à Bellevue, chez ma fille.

—Moi, il me faut mon dimanche, dit Faraude, il me faut ma messe tout au moins.

—Alors n'en parlons plus, dit la dame aigrement, je n'aime pas les bigotes.

Et, se penchant vers l'autre dame, elle ajouta :

—J'en étais sûre ; quand elles valent mieux que les autres, elles ont des exigences religieuses insupportables. Enfin voici la sœur, ce n'est pas trop tôt.

Une religieuse entra en effet. Elle regarda Faraude et, d'un signe bienveillant, l'engagea à s'asseoir ; puis elle alla se placer devant la table.

—Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, mesdames, dit-elle d'une voix calme, mais les personnes qui peuvent vous convenir, je crois, n'étaient pas rentrées. Elles vont venir.